

Le fantôme de la liberté

Maps to the Stars de David Cronenberg

Gérard Grugeau

Entre la bande dessinée et le cinéma

Number 170, December 2014, January 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73269ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2014). Review of [Le fantôme de la liberté / *Maps to the Stars* de David Cronenberg]. *24 images*, (170), 57–58.

Le fantôme de la liberté

par Gérard Grugeau

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom.

[...]

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté.

– Paul Éluard



La caméra avance dans le couloir d'un autobus et panote légèrement pour venir s'attarder sur une adolescente endormie, toute de noir vêtue. Son profil pur s'offre à notre regard. Puis, la jeune fille (Mia Wasikowska) se retourne dans son sommeil, laissant soudain entrevoir son autre profil couvert de cicatrices. Bienvenu dans l'univers double et mutant de l'auteur de *The Fly* et *Dead Ringers*, là où la réalité n'est jamais à prendre au pied de la lettre. On saura bientôt qu'Agatha – c'est le nom de l'adolescente – porte sur elle les stigmates d'un incendie survenu dans la maison familiale alors qu'elle était enfant. Là encore, une réalité en cache une autre, puisque la jeune fille est en fait à l'origine de ce feu dans lequel elle a voulu entraîner son frère et ses parents. Placée plusieurs années dans une institution à Jupiter, en Floride, elle revient aujourd'hui se venger tel un ange noir exterminateur. Mais elle ne revient pas n'importe où. Elle revient dans la *Hollywood Babylone*¹ dont Kenneth Anger a jadis révélé les turpitudes cachées dans ses écrits. Avec son nouvel opus à l'ironie grinçante, David Cronenberg n'est pas en reste. Hollywood y est présenté comme une

nef des fous, une galerie de *freaks*, où actrice sur le retour, enfant star intoxiqué et gourou imposteur, adepte de nouvelles thérapies lucratives (John Cusak), se repaissent de leur identité monstrueuse, en tentant de préserver leur célébrité au prix de toutes les compromissions.

Au cœur de la Cité des anges revenue de toutes les illusions, l'argent et l'image sont rois. En cela, *Cosmopolis* et *Maps to the Stars* forment dans la filmographie de David Cronenberg une hydre à deux têtes mettant à nu les tares d'une société du dollar et du spectacle parvenue à un état de déshumanisation accélérée. Se mirant dans le miroir de leur narcissisme exacerbé, les personnages de *Maps to the Stars* se consomment sur le bûcher de leur vanité dérisoire. Mais comme dans *Rabid* ou *The Brood*, un secret les relie, telle une maladie virale, génératrice de tous les dérèglements. Sous la surface sociale, l'usine à rêves cache son mythe fondateur : l'inceste. La maison familiale d'Agatha aujourd'hui rasée, mais jadis sise sur la colline au pied des grandes lettres blanches de la Mecque du cinéma, apparaît dès lors comme le lieu originel d'une sinistre malédiction qui aurait tout

miné, tout contaminé. Et c'est là que le film de Cronenberg, basé sur un scénario de Bruce Wagner, devient passionnant, car au-delà de la farce grotesque et morale qu'il met en place avec une perversité jubilatoire, le cinéaste fait de *Maps to the Stars* une tragédie grecque où les humains et les « dieux » se déchirent dans les miasmes d'un monde nauséabond de cynisme où tout est désormais assujéti au mensonge généralisé et aux valeurs mercantiles. Ici, les stars du moment sont franchisées et l'obscénité règne en maître, dans les comportements tout comme dans les paroles. Et dans cette Interzone (*Naked Lunch*) où grouillent tous les monstres du subconscient qui prennent la forme de sinistres fantômes, seuls les vers d'un poème de Paul Éluard², revenant comme un leitmotiv, ouvrent une porte sur un ailleurs on ne peut plus improbable : celui d'une hypothétique liberté.

Cette liberté est avant tout celle que le personnage d'Agatha voudrait faire sienne en jouant la scène primitive, celle de l'incendie qui lui a valu le rejet de sa famille. Éprise de son frère aussi terrifiant que désarmant (Evan Bird), jeune vedette de séries télévisées au compte en banque



à l'égal de son ego démesuré, elle ne rêve que de consacrer leur amour sur les ruines du passé et de commettre un pacte de suicide sous les étoiles. Par cette union, le couple maudit ne ferait somme toute que reproduire l'inceste du père et de la mère, en réalité frère et sœur. Comme toujours chez Cronenberg (*A History of Violence*), la famille se révèle un organisme vivant en mutation où couve l'horreur. Horreur portée ici au paroxysme par le personnage de Havana (Julianne Moore) littéralement vampirisée par le souvenir d'une mère qui abusait d'elle enfant, mère qu'elle rêve aujourd'hui d'incarner à l'écran dans le remake d'un de ses films. À la manière d'une enquête en forme de comédie noire, *Maps to the stars* dévoile avec une maîtrise confondante les dessous peu affriolants de cette Babylone incestueuse et exhibitionniste où tout le monde s'expose sans retenue pour satisfaire ses ambitions les plus viles. Il y a quelque chose de résolument jouissif dans la façon qu'a la caméra de s'immiscer sans pudeur dans «le cauchemar climatisé» de ces existences pathétiques, de s'approcher de ces corps aliénés, saisis dans l'effroi de leur tourmente intérieure. Soutenu par la partition musicale obsessionnelle d'Howard Shore qui vrille notre regard, le récit avance

comme un jeu de massacre implacable tout en ménageant ses effets avec un art perfide du rebondissement.

Et pourtant, malgré une mise en scène orchestrée de main de maître, le film finit par subir les contrecoups de sa mécanique glaçante, comme si la viralité contagieuse à l'œuvre prenait finalement le dessus à l'écran et nous coupait émotionnellement de la tragédie qui se joue en sous-main. Il y a pourtant dans la quête d'Agatha une dimension dramaturgique exemplaire. En évoquant tel un mantra protecteur le poème de lutte signé Paul Éluard (elle est d'ailleurs le seul personnage à prononcer le mot liberté), la jeune pyromane appelle à une forme de résistance pour échapper à la toute-puissance des divinités dévoyées d'Hollywood. Comme dans les tragédies grecques, son regard est porteur d'un défi qui est de rompre avec l'ordre établi et d'affirmer la pureté d'un désir: ici, celui de son amour pour son frère. Ce faisant, Agatha reproduit bien sûr le cycle infernal de l'inceste, mais de par le pacte de suicide qu'elle met en place, elle assume sa pleine liberté, redonnant à l'humain une capacité de se réinventer, fût-ce dans la mort. Alors que la caméra en plongée s'élève pour montrer les deux adolescents allongés côte à côte sur le lieu du crime originel, le cinéaste opère

un subtil glissement de sens. Au générique d'ouverture qui présentait une carte du ciel dessinée répertoriant les maisons des stars, se substitue ici, sur le générique de fin, une représentation de la galaxie avec son cortège d'étoiles. Le fantôme de la liberté a fait son œuvre, sauvegardant une part de rêve, mais Cronenberg refuse à ses personnages le contrechamp ouvert qui leur offrirait l'horizon illimité du firmament. Cette fin sans réelle émotion, saturée par la musique, fait écho à la conclusion de Georges Privet dans un dossier que *24 images*³ consacrait au réalisateur torontois en 1992: « Ses films ne semblent jamais se terminer sur le mot *Fin*, mais plutôt se replier sur le début. Comme si la fin abrupte de ses histoires entraînait Cronenberg dans un endroit où il ne peut nous amener, mais dont il conserve l'espoir diffus qu'il puisse tout de même exister. »

1. Paru dans sa version définitive en 1975, le *Hollywood Babylone* de Kenneth Anger a été interdit aux États-Unis. Il sera republié en 2013 par les Éditions Tristram.
2. « Liberté »: poème composé de 21 quatrains, écrit par Paul Éluard en 1942, alors que la France était occupée par l'Allemagne nazie.
3. Dossier David Cronenberg, Georges Privet, *24 images* n° 59, Hiver 1992. p. 16 à 29.

Canada, États-Unis, Allemagne, France 2014. Ré.: David Cronenberg. Scé.: Bruce Wagner. Ph.: Peter Suschitzki, Mont.: Ronald Sanders. Mus.: Howard Shore. Int.: Julianne Moore, Mia Wasikowska, Evan Bird, John Cusak, Olivia Williams, Robert Pattinson, Sarah Gadon. Prod.: Saïd Ben Saïd, Martin Katz, Michel Merkt. Couleur, 112 minutes. Dist.: Les Films Séville.